



## Quand il ne reste plus qu'à se faire entendre par son absence

Jacques Ruff

Elle a d'abord gratté à la porte de la salle où nous étions, comme d'habitude, réunis pour parler de la présentation de malade qui venait d'avoir lieu. Puis, elle a frappé très fort à la porte, au moment où elle entendait qu'on parlait d'elle. Par la suite, elle a entrouvert légèrement la porte. Enfin, elle a fait passer sous la porte un dessin qu'elle avait décroché du mur. De toute façon, il lui fallait cette porte entre elle et nous.

On parlait en effet de cette présentation de malade. Sauf que la présentation n'avait pas eu lieu. Vladina, 12 ans, celle qui était derrière la porte, avait refusé de venir. Je rapportais, aux participants de l'Antenne, l'entretien houleux que j'avais eu avec elle. Elle me disait qu'elle en avait assez, qu'on ne l'écoutait pas. Elle ne voulait pas qu'on lui fasse des « enveloppements » et personne n'en tenait compte. Je lui disais que c'était l'occasion de se faire entendre devant tout le monde et que je soutiendrais sa parole. Mais, au moment où je lui renouvelais mon invitation, elle s'est protégée d'une chaise qu'elle tenait contre elle, en hurlant qu'elle ne voulait pas venir. Tout le monde dans la salle avait entendu ses cris. En la quittant, je lui avais dit qu'elle pouvait me rejoindre si elle changeait d'avis mais que, rapidement, la porte de la salle serait fermée et qu'il n'y aurait donc pas la présentation prévue.

Elle était donc venue, comme je viens de le rapporter, une fois la porte de la salle fermée, pour faire entendre sa présence, à sa manière.

Ce qui venait de se passer était surprenant. En effet deux ans auparavant, il y avait eu une présentation avec Vladina qui avait étonné tout le monde. Et là, deux ans après, le service avait souhaité une nouvelle présentation de malade de Vladina parce qu'on ne savait plus quoi faire avec elle. Elle ne supportait plus personne. On avait donc espéré que si je parvenais à nouer un lien avec elle, comme la première fois, on comprendrait ce qui se passait.

Lors de la première présentation de Vladina, un reproche avait été formulé à l'égard de l'Antenne : nous étions des « prédateurs ». On prenait des enfants pour l'enseignement à l'Antenne et nous ne faisons pas de retour à l'équipe. J'avais donc commencé à faire un retour de la présentation dans l'institution. Une transcription de la présentation était distribuée, avant la réunion programmée, pour que chaque participant puisse la lire. Le texte de la transcription, en soustrayant le lecteur à l'effet de captation de l'image du corps, obligeait ceux qui n'avaient pas assisté à la présentation à prendre en compte ce que l'enfant avait dit. J'avais donc cru que la lecture que nous avions faite de cette présentation avait été enseignante. Qu'avions nous pu apprendre à la lecture de cette transcription ?

Vladina avait d'abord identifié quelques personnes dans la salle avec qui elle travaillait en atelier. Puis ce fut une personne dans l'assistance qui fut l'objet de son intérêt. Elle la dessinait au tableau en mettant en valeur certains traits. Puis ce fut une série d'histoires sur lesquelles je vais revenir. Jusque-là, la lecture du texte avait plutôt de quoi rassurer l'institution. C'était un retour sympathique de la clinique : fini les « prédateurs » ! Tout se passait bien. Ce n'est pourtant pas ce que la lecture nous apprenait. Dans ses fantasmes, dont elle jouissait visiblement de nous les raconter, apparaissait la figure d'un prédateur, sous la forme d'un chasseur ou d'un sanglier dévorant. Au moment où la présentation de malade montrait l'aisance d'une petite fille à s'exprimer, au moment où les plus réticents se trouvaient rassurés, voilà que ce qu'ils craignaient revenait dans le texte même de l'enfant. L'enfant se servait de la présentation pour faire entendre en

quoi elle était l'objet de quelque chose dont elle tentait de se défendre. Il n'est pas exclu que se fut là une réponse à la présentation elle-même comme rencontre. Car, après tout, c'était à celui qui causait sa division, en l'occurrence au présentateur en place de semblant d'objet, qu'elle s'adressait. On lisait donc la trace d'une rencontre produisant un événement de corps qui faisait explicitement entendre un appel. Dans la première des quatre histoires, une petite fille se faisait manger par un sanglier rencontré dans la forêt. À la fin de l'histoire, après l'avoir dessinée, elle précisait que la petite fille faisait « ah !, ah ! ». Elle mimait cette scène, avec une bouche grande ouverte, en disant qu'elle « criait au secours ».

Elle nous avait donc raconté quatre histoires dont trois étaient construites suivant une même logique. C'était la rigueur de l'élaboration de l'enfant qu'il fallait mettre en relief. Il fallait faire entendre à l'équipe qu'elle était, au-delà de l'appel au secours, déjà au travail de répondre à ce qui faisait sa difficulté. La fonction propositionnelle m'avait semblé être un outil pour les introduire à la logique du fantasme. Dans le cas de ces histoires, on avait « être mangé ou tué » avec deux variables, l'une pour l'agent, A, un sanglier ou un chasseur, et B pour l'objet, un enfant ou un lapin. La structure logique de ce qu'elle nous raconte pouvait se réduire à  $A \Phi(X) B$ . L'intérêt de cette lecture était de les décoller de l'imaginaire du fantasme, du sens, pour sa construction logique.

Il fallait aussi les rendre sensibles à quelques détails. Le fait d'effacer un dessin pour en produire un autre devait retenir leur attention. L'écart entre le récit et le dessin, la manière d'ordonner par des flèches la succession temporelle des tableaux, la valeur différentielle des couleurs, la façon dont elle mimait et commentait, étaient autant d'éléments qui faisaient la matérialité de la présentation.

Reprenons brièvement la première et la deuxième histoire. Dans la première, il y avait déjà une différence. Elle avait dit d'abord que l'enfant était mangé par le sanglier. Puis, quand elle en avait fait le dessin, elle ajoutait une nuance : l'enfant était sur le point d'être mangé par le sanglier. Pour cerner cette rencontre et en témoigner, elle s'était servie de deux éléments. Il y avait d'une part l'intrusion d'une jouissance dévoratrice dont elle se défendait, et de l'autre, le sang comme figuration angoissante, envers du corps fermé du narcissisme, avec les taches rouges sur le corps de l'enfant ou sur la bouche du « sang-lier ». Je soulignais l'imaginarisation des mâchoires de l'Autre dont parle Jacques-Alain Miller pour illustrer la double face de l'objet *a*.

« Du côté de l'Autre il y a comme des mâchoires qui saisissent une partie de cette jouissance autistique : c'est la signification de la castration. La vérité de la castration c'est qu'il faut en passer par l'Autre et céder de la jouissance à l'Autre »<sup>1</sup>. Cette partie de jouissance autistique cédée à l'Autre est cette part d'être dont Lacan pouvait dire : « tu es ceci, qui est le plus loin de toi, ce qui est le plus informé. »<sup>2</sup>

C'est à la suite de cette histoire, qui se termine par son appel au secours, qu'elle produisit la deuxième histoire. Elle ne voulait d'abord pas en faire un dessin. C'était une histoire qui portait sur un monsieur. Elle précisait que ce n'était pas une dame. On avançait donc là sur le terrain de la sexualité. Ce monsieur en canoë entendait une cascade, mais ne voyait pas le tunnel qui lui permettrait de la traverser. Il perdait son chapeau, son chien et se retrouvait tout nu à la fin. C'était donc une rencontre encore plus radicale avec la castration. Son dessin, fenêtre divisée en quatre tableaux comme le dessin précédent, laissait, cette fois-ci, vide la dernière case, celle du monsieur tout nu. Elle disait qu'elle ne se souvenait plus de la fin de l'histoire. Elle voulait même arrêter là-dessus avant de raconter encore deux histoires qui avaient la même structure que la première. Elle laissait donc une case vide d'image : le pur cadre d'une fenêtre.

C'était donc bien au niveau du *voir*, de ce qui soutient la possibilité de l'image, de la figuration, que quelque chose faisait à ce moment problème. Comme cet homme, elle entendait, mais ne voyait pas ce qui pouvait lui permettre de franchir la cascade qui risquait de l'emporter. Si le secret de l'image est la castration, la régulation de l'image dépend néanmoins du rapport entre la charge libidinale,

<sup>1</sup> Miller J.-A., « La théorie du partenaire », *Quarto*, n° 77, juillet 2002, p. 20.

<sup>2</sup> Lacan J., *Le Séminaire* livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Le Seuil, 1978, p. 186.

l'objet a, et la castration. Les liens entre le symbolique et l'imaginaire qui jusque-là tenaient ensemble semblaient rompus. La charge libidinale s'était brusquement retirée, le dessin ne se faisait pas. Cette case vide de l'image d'un homme nu et démuné venait à la suite du premier dessin qui se terminait par un appel au secours, au moment où le sanglier allait manger l'enfant. Comment venir au secours de cette enfant qui avait rencontré une jouissance qui la débordait ? En effet, le surprenant de cette présentation qui avait marqué les esprits, était que Vladina, par des dessins méticuleux et ordonnés ainsi que par les commentaires qu'elle en faisait, avait clairement fait entendre qu'elle tentait de se défendre du désir de l'Autre dont elle était la proie.

Un enseignement semblait donc se dégager. Le service disposait d'une orientation pour soutenir le travail de Vladina qui, comme tout sujet, était en proie au langage. Elle construisait des fictions pour mettre de l'ordre dans ce qu'elle éprouvait dans sa vie. En fait, je m'étais laissé prendre par le fantasme de penser qu'on enseigne par la compréhension.

Deux ans après, il s'est donc passé ce que je viens de rapporter. J'ajoute un détail. Quelqu'un est venu me dire, après coup, son embarras et même s'excuser de m'avoir proposé Vladina. Je tentais pourtant de lui faire entendre que là où elle voyait une présentation ratée, je prétendais que cette présentation avait non seulement bien eu lieu et même qu'elle avait été une vraie réussite. Une fois de plus, même dans cet *acting out*, Vladina n'avait toujours pas été entendue.

Que s'était-il donc passé ? Des soignants avaient participé à une formation aux « enveloppements ». Il s'agissait donc pour l'institution de mettre en pratique ce soin dont on leur avait dit qu'il s'adressait particulièrement aux sujets autistes pour favoriser la « régression » (sic !). Ce diagnostic d'autisme appliqué à Vladina ne tenait bien sûr pas la route. Vladina devint le premier sujet sur lequel allait s'appliquer la méthode apprise. La soignante, à l'origine de ce traitement, justifia son orientation : « c'est le corps qui compte et pas le langage ». Une formation était devenue prédatrice. L'Autre méchant, jouisseur, n'était plus du côté de l'Antenne, ni lisible dans les fantasmes de Vladina. Il s'était incarné dans l'institution par le biais de personnes qui voulaient le bien de Vladina. Le démenti et la méconnaissance de la volonté malveillante de l'Autre avaient fait leur ravage<sup>3</sup>.

Lors de mon retour dans le service, au grand complet, la lecture de cette présentation, en relation avec la première, a produit un silence assourdissant. À côté de moi, quelqu'un reconnaissait qu'on n'avait pas pris en compte, une fois de plus, ce que Vladina avait dit. Le jour même, à la réunion clinique qui suivit, il était décidé d'arrêter ces « enveloppements ».

---

<sup>3</sup> Miller J.-A., « Le salut par les déchets », *Mental*, n° 24, avril 2010, p. 12.